L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, VENDREDI MATIN, 19 JUIN 1885. 58me Année

Dufour, Doumet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS. VENDREDI, 19 JUIN 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an (Renferme deux feuilletons)	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR

Par H. Stern & Co. dans leur salle d'encan 38 Chartres, bottes, souliers et brodequins.

Par B. Onorato, au No 75 rue Elmire, 5me District, le contenu du magasin de marchandises sèches et notions du dit numéro.

Les premiers mille dollars.

On raconte que le célèbre banquier français Lafitte dut sa fortune à une aventure presqu'insignifiante de son enfance. Venu à Paris, du fond du Midi, jeune, la tête pleine d'idées, mais le gousset vide, il occupait un poste infime dans une grande institution de crédit. Le chef de la maison le surprit, un jour, se baissant furtivement pour ramasser une épingle et la piquer sur son gilet. L'homme d'affaires connaissait le prix de l'économie; il s'intéressa au jeune homme, et, quelques années après, Lafitte était archi-millionnaire. La fortune des Astor, des Vanderbilt et autres nababs américains, n'a pas d'autre origine. C'est aussi par l'épargne que se sont enrichis les Girard, à Philadelphie, les McDonogh, les Touro, les Tulane, à la Nouvelle-Orléans.

Les habitudes d'économie s'étaient tellement incrustées dans leur existence que, lors même qu'ils n'avaient pas de famille et que leur cœur nourrissait des projets généreux, ils ne pouvaient se résoudre à les mettre à exécution qu'après leur mort, ou dans leur extrême vieillesse. On ne se dessaisit pas facilement de biens si laborieusement acquis, de trésors amassés lentement, sou à sou, dollar par dollar.

Phénomène étrange! C'est souvent pour avoir été durs à eux-mêmes, qu'il leur a été donné de se montrer tendres et bons pour l'humanité, après leur mort. Voyez, au contraire, les hommes aux allures généreuses, ceux qui, comme on dit vulgairement, ont le cœur sur la main, dont le malheur semble devoir tout naturellement attendre les plus abondants secours; c'est au moment où vous comptez le plus sur eux, qu'ils vous font défaut. Leurs âmes débordent de bons sentiments, mais leurs bourses sont toujours à sec. Ils ne savent résister à aucun désir, à aucune fantaisie. Ils gaspillent l'argent qu'ils gagnent en dépenses inutiles ou futiles; il ne leur en reste jamais assez durant la vie, encore moins après la mort, pour faire le bien, pour accomplir une bonne œuvre.

Pour quiconque, parti de très-bas, a l'ambition d'arriver très haut, pour quiconque veut édifier avec rien une grosse fortune, il n'y a qu'un chemin à suivre—celui de l'économie; qu'un moyen à employer—l'épargne. L'épargne, non dans les grandes choses, mais dans les petites; l'épargne, non par intermittences, par bouffées passagères, mais de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les minutes; l'épargne en tout, sur tout et partout.

Le travail est une grande chose; quand il est guidé par l'intelligence, il obtient de magnifiques résultats; il peut vous conduire vite, non seulement à la plus admirable, à la plus enviable de toutes les situations—à la médiocrité dorée, tant vantée par les poètes et source du premier de tous les biens—l'indépendance—mais aussi à l'opulence, qui donne souvent la puissance, l'autorité, seulement, c'est à une condition nécessaire, indispensable: il faut qu'il soit accompagné de l'économie; et qu'il s'appuie sur l'épargne. Que sert à l'homme d'épuiser les forces de sa jeunesse et de son âge mûr, son intelligence, ses bras, dans un labeur incessant et pénible, si, soutenu par ce labeur, il ne s'achemine pas vite, ou lentement—peu importe—mais sûrement, vers cet abri qui est le but réel de toutes les activités humaines, où il doit trouver une compensation à ses peines, un peu de jouissance, un peu de repos? Et comment espérerait-il l'atteindre, s'il dépense son argent à mesure qu'il le gagne? dans la mesure même où il le gagne? Pourquoi s'acharner en efforts insensés à refaire, chaque matin, une œuvre que l'on défait chaque soir? Pourquoi s'obstiner à piétiner ainsi sur place, en se condamnant à ne jamais faire un pas en avant? Nous concevons l'Penélope détruisant, la nuit, son travail de la journée; elle avait une idée fixe, bien déterminée, qu'elle suivait opiniâtrement et qu'elle a fini par réaliser.

Nous concevons le lion tournant sans cesse sur lui-même, dans sa cage: il est dans l'esclavage et il cherche, sans cesse, à recouvrer la liberté à travers les barreaux de fer qui se dressent devant lui, mais l'homme a, dans les mains, l'instrument de son indépendance; il a les moyens d'atteindre le grand but de son existence: le repos, s'il est modeste; l'influence, la puissance, si l'ambition le dévore—il a l'économie, l'épargne. Que ne la met-il usage? Le bon sens, l'intérêt ne lui en font-ils pas une loi?

Il n'est, dit le proverbe, que le premier pas qui coûte. Rien n'est plus vrai. La seule grande difficulté de la vie, c'est d'amasser les premiers mille dollars, et l'on n'y réussit qu'en entassant sou sur sou, picaillon sur picaillon, pièces rondes sur pièce ronde. Celui doit le caractère est assez fortement trempé pour contraire lentement, à force de patience, à force de petites victoires de chaque instant, sur ses faiblesses, le premier fondement de toute fortune, celui-là est un homme sauvé; son avenir est assuré, il n'a pas à s'inquiéter de sa vieillesse.

Donnez-vous la peine d'interroger tous les millionnaires, fils de leurs propres œuvres; chacun d'eux vous répondra: "Jamais—surtout dans ma jeunesse, surtout quand je pesais les premières assises de ma fortune, —jamais je ne me suis permis une seule dépense qui ne fût nécessaire, forcée. J'épargnais le matin, j'épargnais le soir, sans broncher, sans dédaigner les plus petites économies, les sommes les plus infimes. Ce que je possède, je le dois non pas à mon travail, mais à mon épargne."

C'est surtout dans les contrées agricoles, comme la Louisiane, que l'économie est nécessaire. Plus que qui ce soit, l'agriculteur a besoin, car il a à lutter avec mille forces supérieures qui échappent à son contrôle et contre lesquelles il lui faut se tenir sans cesse en garde. De toutes les professions, c'est la seule où l'homme, après avoir travaillé, n'est pas sûr de récolter. Elle offre plus de chances de fortune que toutes les autres, à la longue, quand elle est basée sur l'épargne, mais en même temps, elle peut plus rapidement conduire à la ruine, si le travailleur vit au jour le jour; il est exposé alors, par suite d'accidents indépendants de sa volonté, qu'il ne peut ni prévoir ni empêcher, à toute une année de misère.

L'économie, en matière de fermage, est tellement indispensable, qu'elle n'est plus considérée comme une vertu, mais comme un métier; elle doit faire partie essentielle de toute exploitation agricole, et dans toute ferme où elle ne règne pas, il n'y a que désordres, gêne, transes continuelles, vicissitudes souvent terribles.

Nous ne connaissons qu'un seul moyen d'échapper à toutes ces misères—c'est de pratiquer l'économie, et la première de toutes, pour l'agriculteur, c'est de se suffire à lui-même, de produire, autour de lui, tout ce dont il a besoin.

AVIS AU PUBLIC.

Dans sa séance du 15 juin 1885, le Club a décidé de reprendre la publication mensuelle de son organe *La Démocratie française* à partir du 15 Juillet prochain. Adresser les demandes d'abonnement au bureau de rédaction, 102, rue de Chartres, Nouvelle-Orléans, Louisiane.

Pour le Président,
E. RIVOIRE,
Secrétaire.

M. le vicomte Paul d'Abzac, consul général à la Nlle-Orléans, est parti, hier matin, pour France, où il passera quelques mois de congé.

Pendant son absence, M. Maurice Truy, consul attaché au consulat général de New York, et qui est parmi nous depuis sept mois en qualité de commissaire auprès de notre Exposition Universelle, est chargé de la direction du poste.

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane.

Le *Chief*, Donaldsonville, paroisse Ascension, Louisiane, du 13 juin:

Nous avons eu, dans le courant de la semaine, des pluies qui ont fait un grand bien aux récoltes, mais dans beaucoup de localités de la paroisse, il n'a plu que peu, et la végétation a besoin d'humidité.

—L'état des levées et des dalles de riz de la paroisse est très satisfaisant, ainsi que l'annonce le capitaine M. W. Darton, dans son rapport du 1er juin au juri de police. Les seuls endroits où de nouvelles levées seront nécessaires sont en face des habitations Mt Houmas, Riverton et Orange Grove, rive gauche du fleuve.

Un procès, dit le *Dispatch* de Pittsburg, vient d'être intenté par la Compagnie Téléphonique Western Pennsylvania à celle de Bell pour infraction aux droits dont elle jouit. La compagnie de Pittsburg tient ses droits de la compagnie mère, National Improved Telephone Co., dont le siège est à la Nouvelle-Orléans; elle demande qu'il soit interdit à sa rivale de se servir du transmetteur Blackburn.

La compagnie Bell, dit-elle, se sert de procédés inventés auparavant par un savant Allemand, et qui sont la source de la prétendue découverte Bell.

De son côté, cette dernière compagnie avait déjà intenté un procès à la première pour infraction à ses privilèges.

Le résultat de cette lutte de deux compagnies pourrait bien tourner au profit du public qui, délivré, obtiendrait peut-être les communications téléphoniques à beaucoup meilleur marché.

Dans la Grande Bretagne, dit l'*Américan*, de New York, le terme de *corn* signifie céréales: c'est à la fois le blé, l'avoine, l'orge, le seigle. En Amérique, il ne veut dire que maïs, blé de Turquie.

Presque toutes les nations de race blanche se servent des céréales pour leur alimentation. En Chine, c'est le riz qui prend la place du froment, du seigle, de l'orge, etc. Dans l'Orient, dit-on, on est là et se nourrit de riz; ce n'est pas l'exacte vérité. Dans un discours prononcé devant la Chambre de Commerce de New York, le Dr. Collier a déclaré que la semence de la canne de sorgho, dont nous avons tiré que du sucre, fournit une abondante nourriture à une masse d'êtres humains. Les neuf-dixièmes des indiens que nous considérons comme mangeurs de riz, se nourrissent principalement de semence de sorgho.

Dans le Turkestan, par suite des sécheresses excessives ordinaires au pays, c'est la seule céréale que l'on cultive avec succès. Dans le nord de la Chine, c'est la nourriture presqu'unique du peuple. Il y a 73 variétés de cette plante qui n'ont jamais été introduites aux États-Unis—de sorte que nous n'en pouvons parler en connaissance de cause.

Il est probable que, depuis plus de mille ans, le sorgho a nourri plus d'hommes et d'animaux que le blé et le maïs ensemble. En fait, la composition chimique de la semence du sorgho est la même que celle du maïs. Comme céréale, elle vaut amplement le blé de Turquie; quant à la bagasse, on a la tige d'où on extrait le jus, elle vaut deux fois autant pour le bétail et elle se conserve bien mieux en silos. Il y a une grande différence en sa faveur. C'est que la sécheresse ne l'empêche pas de pousser, tandis que le maïs en souffre et en meurt.

Si l'on pouvait se procurer la bonne variété, ce serait une ressource inappréciable dans les plaines arides de l'Ouest de l'Union.

L'*Événement* de Paris:

La puissance et l'unité de l'Allemagne reposent principalement sur les deux têtes de l'empereur et de M. de Bismarck. Sous le règne du vieux Guillaume, l'Allemagne est devenue, grâce à son caractère ferme et résolu et grâce à ses collaborateurs éminents, une puissance redoutable. Par la mort de l'empereur Guillaume, cette grande puissance tombera dans les mains d'un homme extrêmement faible, sans autorité sur l'armée, entouré d'ennemis au dehors comme à l'intérieur de son empire. Aussi notre conviction est qu'une telle éventualité constituerait pour l'Allemagne le coup le plus funeste qu'elle ait reçu depuis sa défaite à Iéna, en 1806.

Les 3 et 4 août de l'an dernier, les échelons des deux armées du Nord et du Sud s'étaient réunis à Ocean Grove, dans le but d'éteindre toute haine nationale et d'effacer tout souvenir des querelles passées, de resserrer les anciens liens d'amitié entre les deux sections. On avait annoncé que le général Grant assisterait à la séance; la foule était immense.

Vers deux heures de l'après-midi, deux hommes sortaient de l'hôtel Arlington: l'un était George H. Stuart qui devait présider; il donnait le bras à une autre personne qui marchait péniblement, s'appuyant sur une béquille.

C'était le général Grant; personne ne le reconnut, tant la maladie l'avait changé. Une demi-heure après, la cloche de la tour annonçait le commencement de la séance. Toujours au bras de M. Stuart, toujours s'appuyant sur sa béquille, le général se traîna jusqu'au milieu de l'estrade; cette fois il était reconnu et 15,000 personnes le saluèrent de leurs applaudissements. Quand le tumulte cessa, un visiflard se leva et proposa trois hourrahs pour le général Grant; les applaudissements recommencèrent et plus belle et se prolongèrent. Alors le Dr Palmer, de New York, qui s'était engagé à 15 ans et a servi pendant toute la guerre, se leva; il termina son discours par ces mots:

"L'homme inflexible dans la paix, invincible dans la guerre, calme dans la défaite, magnanime dans la victoire, ne peut être rapetissé ni déshonoré par les chevaliers d'industrie de Wall street."

Il y eut une explosion d'applaudissements. Il fallut plus de cinq minutes pour rétablir le silence. Grant se leva alors péniblement, et dit d'une voix à demi-éteinte mais assez forte pour se faire entendre de toute l'assemblée:

"Il y a une heure, j'étais disposé à parler; maintenant je ne m'en sens plus la force. Je sais mieux que personne ce que ces chapelains ont fait de bien, les consolations qu'ils ont données aux malades et aux mourants, les messages qu'ils envoyaient des enfants qui ne battaient à leurs mères et à leurs pères. Je ne peux exprimer mes remerciements de l'accueil qu'ils m'ont fait ici. Croyez-le.... J'apprécie....."

Il ne put achever sa phrase; de grosses larmes inondaient ses yeux. Il retomba sur son fauteuil en sanglotant. Il fallut le reconduire, le soir même, à son cottage de Long Branch.

La Grande Bretagne importe annuellement plus de 18,000,000 de livres sterling—soit plus de 900,000,000—de bois brut. Une grande partie de cette matière première vient des Etats-Unis.

Ce bois, travaillé dans les ateliers et les fabriques anglaises, acquiert une valeur d'au moins 31,500,000 livres sterling—soit $157,500,000.

Ce travail, on tout au moins une grande partie, pourrait être fait aux Etats-Unis. On voit quelles sommes énormes resteraient dans l'Union si les diverses industries du bois y étaient plus développées.

Nous lisons dans la *République Française* du 2 juin:

Depuis que l'axe de l'équilibre européen s'est fixé à Berlin, les forces qu'il a groupées autour de lui ont manifesté à diverses reprises une instabilité significative dont nous devons tirer un utile enseignement.

La Russie, après s'en être écartée déjà, s'y est de nouveau rattachée. Mais est-ce pour longtemps? N'en sera-t-elle pas, un jour, repoussée, peut-être prochainement, pour y faire place à son ennemie traditionnelle l'Angleterre? Éventualité redoutable, car un pareil groupement, ajoutant aux masses compactes des armées de l'Allemagne et de l'Italie, en contact direct avec nos frontières, le poids des forces navales de la première marine du monde, donnerait à la coalition germanique une telle prépondérance, que l'équilibre actuel, dont dépend la paix générale, pourrait se trouver brusquement rompu à notre détriment.

Que faut-il faire pour conjurer ce danger?

Tenir sans cesse notre marine militaire en état de faire échec à la marine anglaise.

C'est, en effet, la valeur offensive de notre flotte de combat qui, faisant de la France quelque chose de plus qu'une grande puissance continentale, rend notre alliance si précieuse; c'est elle seule aussi qui pourrait empêcher notre rivale d'outre-Manche de céder à de secrètes suggestions et de former contre nous une coalition européenne: elle aurait à craindre que son commerce, son empire colonial et sa fortune publique ne fissent tous les frais du conflit et n'en supportassent toutes les charges, en assurant peut-être le triomphe des intérêts allemands d'outre-mer.

En d'autres termes, c'est le poids de nos forces navales qui est aujourd'hui notre seule garantie de stabilité dans la balance de l'équilibre européen, notre sécurité nationale ne saurait être mise en sérieux péril que par notre insouciance traditionnelle, si elle nous laissait distancer dans la voie des réformes maritimes à ce point, que l'Angleterre se vît, un jour, pleinement assurée de la victoire dans une guerre navale contre la France.

Nos hommes politiques qui s'obstinent à reléguer au dernier plan de leurs préoccupations la réorganisation militaire de notre édifice naval et colonial, se font donc une dangereuse illusion, car, maintenant que l'équilibre s'est à peu près rétabli entre les armées de France et d'Allemagne, au prix de tant de sacrifices de notre part, c'est sur le niveau relatif des puissances maritimes rivales de la France et de l'Angleterre que l'Europe règlera ses combinaisons et fixera son attitude à notre égard.

Ce serait donc un véritable aveuglement pouvant nous conduire à un abîme insondable que de continuer à croire que la sécurité de la France dépend seulement de la force et des progrès de notre armée continentale. C'est là une erreur fatale, contre laquelle notre patriotisme nous fait un impérieux devoir de protester énergiquement.

Il faut voir le danger où il est maintenant, c'est-à-dire de l'autre côté du détroit. Là, il grandit chaque jour, pendant que celui qui s'attire jusqu'ici toutes nos préoccupations vigilantes sur nos frontières de l'Est devient de moins en moins redoutable à mesure que notre armée et nos lignes de défense s'organisent et se développent.

Si l'alliance anglo-allemande, qui sera peut-être un des premiers actes de l'héritier de l'empereur Guillaume, se faisait demain contre la France et la Russie, le grave péril auquel cette redoutable alliance nous exposerait serait imminent, et c'est à courte échéance qu'il faudrait être prêt pour y faire face. Or, tous les projets de réformes indispensables que nous comptons signaler exigent plusieurs années pour arriver à terme; un seul est immédiatement applicable, et c'est, heureusement, le état des choses, le plus essentiel: couvrir le plus vite possible nos ports de France et des colonies et nos escadres, de flottilles de torpilleurs. En nous mettant immédiatement à l'œuvre et en distribuant les commandes de ces petits bâtiments sur tous nos chantiers, nous ne ferions qu'imiter l'Angleterre. Le cri d'alarme de Rome fut autrefois: "Il faut détruire Carthage;" nous qui ne voulons de mal à personne, nous nous écrions:

Il faut construire les torpilleurs qui nous manquent, et nous ne voulons être assaillis nous-mêmes!

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane.

Le *Matin* de Paris:

Pendant que nous procédons aux funérailles de Victor Hugo et que l'opinion publique se porte exclusivement sur des affaires intérieures, les journaux et les hommes spéciaux de l'Angleterre ne se préoccupent guère, du moins en ce qui nous concerne, que de la traversée du bateau *Torpilleur* No 68.

Ils déclarent, à l'unisson, que "c'est l'événement le plus remarquable et le plus menaçant pour la suprématie navale de l'Angleterre, qui se soit produit depuis bien des années."

Pour tout ce qui se rattache au domaine de la mer, les Anglais voient souvent tout en noir, et, comme en 1804, à l'époque du Camp de Boulogne, les petits navires paralysent les inquiéter beaucoup plus que les grands. En cela, ils n'ont peut-être pas tort.

Si, jusqu'ici, Gibraltar était considéré comme le rempart de la puissance maritime anglaise, c'est parce que, de ce point, une escadre pouvant se porter à volonté sur l'Océan ou la Méditerranée, la France était obligée de diviser ses forces en deux parties, et c'est ce qui arrive encore maintenant avec les grands navires.

Au contraire, avec les torpilleurs, la France peut concentrer toutes les unités navales de cette espèce sur un seul point, pour de là tenir à volonté soit l'Océan, soit la Méditerranée, ce point fût-il dans l'intérieur des terres!

On s'explique donc le souci que cette heureuse traversée du 68 donne à nos voisins.

Mais de ce succès, il faut tirer encore une autre moralité, qui est celle-ci: du moment que les torpilleurs sont si redoutables pour l'Angleterre, c'est que leur multiplicité est bien plus nécessaire que celle des cuirassés, contre laquelle le Matin a toujours et sans cesse protesté, comme il le fait contre toutes les grosses dépenses improductives.

Nous ne saurons donc trop répéter que le matériel naval de l'avenir doit être formé des trois principaux éléments suivants: Torpilleurs, croiseurs à grandissime vitesse et cuirassés de station.

Et dès à présent, les appréhensions de l'Angleterre nous donnent raison.

La veuve de Garibaldi annonce, dans le journal l'*Italia*, qu'elle publiera, prochainement, deux manuscrits de son mari intitulés: *Les Mille* et *Manlio*. Les *Mémoires de Garibaldi*, qui sont la propriété de son fils Menotti, ne parattront, on le sait, que dans quelques années.

Depuis quelques années—dit le *Journal du Havre*—le rôle des Chambres de commerce a singulièrement grandi. Ces assemblées délibérantes ont souvent exprimé des avis qui ont été fort utiles au gouvernement et au Parlement; elles ont aussi pris une part notable à l'exécution des travaux publics et en se substituant à l'Etat pour constituer et gager les emprunts nécessaires à ces travaux.

La législation organique des Chambres de commerce ne reconnaît pourtant à ces institutions que des prérogatives restreintes, et il n'est pas exagéré de dire que quelques-unes de leurs interventions récentes dans certaines manifestations de l'opinion et dans des entreprises de travaux ont été des actes d'émancipation. Il est donc devenu indispensable d'étendre leurs attributions.

M. Hérisson, lorsqu'il dirigeait le ministère du commerce, avait présenté au Sénat un projet de loi qui réalisait, dans cet ordre d'idées, d'importantes réformes. Ce projet a été retiré par M. Rouvier; mais il a été repris par plusieurs députés, qui l'ont transformé en proposition de loi, et il est très désirable qu'un vote de la Chambre intervienne avant les prochaines élections.

Un *prescher* de couleur, du Kansas, vient d'inventer une nouvelle théorie sur la création.

Le monde, dit-il, a été créé à minuit, de sorte que personne n'a pu voir comment s'y prenait le bon Dieu. C'est ce qui explique l'obscurité que certaines gens trouvent dans la Genèse.

Il appert, du rapport du *Farmer's Review*, de Chicago, sur la récolte probable du blé aux Etats-Unis, en 1885—rapport qui, dit l'*Echo de l'Ouest*, de Minneapolis, est fait avec le plus grand soin possible et repose sur les informations et les données les plus authentiques, que la récolte de blé de cette année va être bien au-dessous de la moyenne des dix dernières années, surtout pour les blés d'hiver. A l'exception du Michigan, de l'Orégon et du Territoire de Washington, les causes déterminant une diminution dans les blés d'hiver sont presque partout identiques.

Dans l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, le Kansas et le Missouri, il n'y a pas eu de neige pour protéger le sol et le froid exceptionnel de l'hiver de 1885 a été fatal pour le blé de la saison. Il y a aussi cette année une grande proportion en moins dans l'étendue de terre ensemencée, causée par le bas prix de la récolte de l'année dernière. En Californie, la diminution provenant de l'étendue ensemencée, a de plus été aggravée par une grande sécheresse qui a presque détruit toutes les espérances de la récolte.

Dans l'Illinois, 53 pour cent du blé d'hiver est perdu, et la balance qui reste est très pauvre en qualité. Le nombre d'acres ensemencés n'excède pas en moyenne 46 pour cent celui de 1884.

Dans le Kansas, même condition à peu près; le nombre d'acres ensemencé est de 55 pour cent en moins, comparé à l'année dernière.

Dans le Missouri la moyenne ensemencée est de 42 pour cent en moins sur 1884. Cet Etat ne produira pas plus qu'un tiers de la récolte de l'an dernier.

L'Ohio présente une meilleure apparence dans les comtés du Nord, mais dans la partie Sud le blé d'hiver a été ruiné par le froid. L'étendue ensemencée a été réduite à 75 pour cent sur celle de 1884.

Dans l'Indiana, les promesses d'une récolte ordinaire se soutiennent dans le Nord de l'Etat, mais dans le Sud les apparences ne sont pas meilleures que dans l'Ohio et l'Illinois. La production de cet Etat sera à peu près de 45 pour cent en moins qu'en 1884.

La perspective des blés d'hiver dans le Tennessee diminue considérablement depuis un mois, et les derniers rapports indiquent que la récolte dans cet Etat ne sera pas plus d'un quatrième de celle de l'an passé.

Dans le Kentucky, on s'attend à une moyenne de 50 pour cent sur celle de 1884.

Dans la Californie, le secrétaire de la Société d'agriculture de l'Etat estime la récolte de cette année à 25,000,000 de boisseaux ne sont pas meilleures que dans l'Ohio et l'Illinois. La production de cet Etat sera à peu près de 45 pour cent en moins qu'en 1884.

La perspective des blés d'hiver dans le Tennessee diminue considérablement depuis un mois, et les derniers rapports indiquent que la récolte dans cet Etat ne sera pas plus d'un quatrième de celle de l'an passé.

Dans le Kentucky, on s'attend à une moyenne de 50 pour cent sur celle de 1884.

Dans la Californie, le secrétaire de la Société d'agriculture de l'Etat estime la récolte de cette année à 25,000,000 de boisseaux, qui, dit l'*Echo de l'Ouest*, de Minneapolis, est fait avec le plus grand soin possible et repose sur les informations et les données les plus authentiques, que la récolte de blé de cette année va être bien au-dessous de la moyenne des dix dernières années, surtout pour les blés d'hiver. A l'exception du Michigan, de l'Orégon et du Territoire de Washington, les causes déterminant une diminution dans les blés d'hiver sont presque partout identiques.

Dans l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, le Kansas et le Missouri, il n'y a pas eu de neige pour protéger le sol et le froid exceptionnel de l'hiver de 1885 a été fatal pour le blé de la saison. Il y a aussi cette année une grande proportion en moins dans l'étendue de terre ensemencée, causée par le bas prix de la récolte de l'année dernière. En Californie, la diminution provenant de l'étendue ensemencée, a de plus été aggravée par une grande sécheresse qui a presque détruit toutes les espérances de la récolte.

Dans l'Illinois, 53 pour cent du blé d'hiver est perdu, et la balance qui reste est très pauvre en qualité. Le nombre d'acres ensemencés n'excède pas en moyenne 46 pour cent celui de 1884.

Dans le Kansas, même condition à peu près; le nombre d'acres ensemencé est de 55 pour cent en moins, comparé à l'année dernière.

Dans le Missouri la moyenne ensemencé est de 42 pour cent en moins sur 1884. Cet Etat ne produira pas plus qu'un tiers de la récolte de l'an dernier.

L'Ohio présente une meilleure apparence dans les comtés du Nord, mais dans la partie Sud le blé d'hiver a été ruiné par le froid. L'étendue ensemencée a été réduite à 75 pour cent sur celle de 1884.

Dans l'Indiana, les promesses d'une récolte ordinaire se soutiennent dans le Nord de l'Etat, mais dans le Sud les apparences